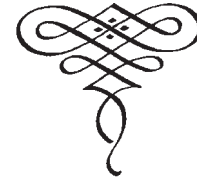


DU MÊME AUTEUR

Brouillard journalier. Obsidiane, 1984.
Petit-Duché de Luxembourg. Le temps qu'il fait, 1991.
Soldats et autres récits. Le temps qu'il fait, 1991.
Gibraltar du Nord. Le temps qu'il fait, 1995.
Poste restante. La Dogana, 1997.
La nuit de Moyeuivre. Le temps qu'il fait, 2000.
Sept petites études. Le temps qu'il fait, 2002.
Place au cirque. Gallimard, 2002.
Les Tramways de Bruxelles. Théodore Balmoral, 2002.
Carnets de ronde. Le temps qu'il fait, 2004.
Meuse Métal, etc. Le temps qu'il fait, 2005.
Au Grand Miroir. Gallimard, 2005.
Noël à Ithaque. Le temps qu'il fait, 2006.
Des orphelins. Gallimard, 2007.
Sous le crible. Finitude, 2008.
Liquidation totale. Le temps qu'il fait, 2010.

GILLES ORTLIEB

Le train des jours



finitude
2010

Quelques pages de ce journal ont d'abord paru dans les revues Les Amis de l'Ardenne, Contre-Allées, Théodore Balmoral et La Treizième.

© Finitude 14, cours Marc-Nouaux à Bordeaux, 2010.

Place de Paris, à Luxembourg, le 24 décembre. On démonte ce matin les cabanes en bois qui auront abrité, une quinzaine de jours durant, rondelles d'oignons frits et chansonnettes, gaufres, soupe aux lentilles et musiquettes, sous les mouvements huilés et parfaitement silencieux de deux grues jumelles installées depuis peu à proximité, aiguilles de montre sur le cadran des matinées en marche.

En gare de Thionville, un convoi (« *Chaux de Dugny* ») entièrement blanchi, tel un Auguste de cirque. Non loin de là, quelques bunkers émergeant de talus herbeux — de ceux qui auront servi de décor, ces dernières années, à plusieurs faits-divers atroces et non élucidés — encastés dans le jeu des courbes ferroviaires et fluviales, au milieu de quoi apparaît soudain une péniche gravide baptisée « Mistral ». Un nom aussi inattendu sous cette latitude, ou exotique, qu'une décapotable rutilant dans une casse de banlieue, qu'un koala dans une animalerie ou un fleuriste chic dans une zone de décharge portuaire.

« Le 29 janvier ». (Mais de quelle année? Le petit carnet retrouvé, comme on en entame, en abandonne, en égare un certain nombre en cours de route, ne le précise pas). Soirée Henri Thomas à la Maison de l'Amérique latine, pour la sortie de ses *Carnets*, justement, chez Claire Paulhan. J'attends de voir apparaître sa fille Nathalie ou le compagnon de celle-ci, Jorge, quelques autres survivants. Ce ne sera pas le cas : très peu de ses contemporains dans l'auditoire, et ceux qui l'ont

connu ou s'apprêtent à en parler l'auront surtout fréquenté vers la fin de sa vie. Autour de la table, à part l'éditrice, René de Ceccaty, Jérôme Prieur, Nicole Aboulker, qui était secrétaire de la *Nouvelle Revue Française* et dont les souvenirs citent Jean Grosjean (« Voici l'homme de ouate / de Houat... C'était un raconteur extraordinaire d'histoires pas ordinaires. Or, après vérification, il apparaissait que toutes étaient vraies, qu'il n'avait rien inventé... ») ou Georges Lambrichs (« La distraction, c'est le seul luxe d'Henri... Enfant, il courait derrière sa mère pour noter chacun de ses mouvements. Il n'aura pas cessé de faire ça toute sa vie... »). Jérôme Prieur : « Une vie comme une succession d'exils géographiques... Très monté contre le nouveau roman après la guerre... Et très isolé, pour n'avoir voulu appartenir à aucun groupe. Même s'il a toujours pu compter sur de nombreux admirateurs, éparpillés. Et très fortement rattaché à un passé... ». « Pour lui, le passé était imprescriptible », confirme Nicole Aboulker. Salim Jay : « Chez Thomas, les signaux les plus saugrenus de la vie étaient aussitôt intégrés dans un système d'une cohérence impeccable... Un regard de poète, mais

avec cette grâce, rare, qu'il s'agissait d'un regard absolument structuré... ». Profil, traits, présence renvoyés par autant de miroirs, la place considérable occupée par le sujet ne cessant de se dessiner en creux et, par là même, d'échapper. Le sujet est à chercher plutôt, et à trouver, dans ses *Carnets*, dont j'extrais en passant : « La littérature consiste pour moi à prendre la vie par un détour, par son image, par son écho. Pourquoi cet effort ? Pour représenter cette vie aux autres — donc pour retrouver les autres. Un monde au second degré, mais qui prétend ne pas perdre la liaison avec le premier » (27 mars 1943).

La respiration bleutée d'un téléphone portable abandonné, en charge, sur la tablette d'un wagon de première, à côté d'une pile de magazines aux couvertures plus aguichantes les unes que les autres, quoique différemment. Leur rôle exclusif, mais considérable : rendre le monde accessible, coloré, interprétable et donc, au bout du compte, inoffensif puisque familier et nommable.

Les repentirs du progrès, ou ce qui y ressemble fortement, sous la forme de nostalgiques rappels : voir les disques compacts reproduisant à petite échelle les galettes noires des vinyles d'autrefois — et jusqu'aux moirures des reflets sur les sillons. (Sans parler des crachotements qui s'échappent parfois, reproduits à l'identique, avec certains morceaux, de ces mêmes sillons décalqués et factices.)

Métaphore matinale — au sens littéral : la grand'mère promenant l'enfant dans une poussette, sur laquelle elle se reposait et s'appuyait au moins autant qu'elle la propulsait entre les passants.

« *Parmi les choses de l'amour, n'importe quel échec a quelque chose de jubilatoire.* » (Robert Walser — qui d'autre ?)

L'exemple d'une satisfaction miniature mais palpable, pour ainsi dire, comme doivent en éprouver, j'imagine, les veufs ou les célibataires devant une

gratification désirée ou imprévue, selon le cas : une « belle » place de parking, l'achat d'un vêtement convoité dans une vitrine, la perspective d'un rendez-vous attendu ou un plat du jour affectionné dans le restaurant où ils ont leurs habitudes.

Le Disparu, de Hans-Ulrich Treichel. Pendant les deux premiers tiers, au moins, du roman, impossible de se défaire de l'impression que l'auteur a dû beaucoup lire Thomas Bernhard. Mais la fin, parce qu'elle a d'imprévisible, sauve la mise. Dans la foulée, *Vol humain*, du même. Cumulant les syndromes d'un deuxième roman qui ne cesse de se référer au premier à qui il emprunte comme malgré lui, ou faute de mieux, sa force motrice. Mais c'est vouloir faire circuler une moto avec le moteur d'un solex. L'échelle et les proportions sont faussées, l'intrigue diluée, le résultat laborieux — sans autre force de conviction que celle que l'auteur s'emploie, sans y parvenir toujours, à lui insuffler.

Vaches. « Las de chercher, on a fini par ne pas lui donner de nom. Elle s'appelle simplement « la vache » et c'est le nom qui lui va le mieux » avait noté Jules Renard, irrésistible comme souvent, dans ses *Histoires naturelles*. La vache ou les vaches, tant le singulier et le collectif, dans ce cas, se confondent. Elles ont beau avoir une plaquette en plastique numérotée, de couleur vive, agrafée à l'oreille (quand procède-t-on à ce marquage ? à la naissance ? en même temps qu'on leur scie les cornes ? je n'ose imaginer le bruit du poinçonnement à vif — secrets d'étable), chacune de celles que l'on approche devient instantanément l'avatar d'une vache immémoriale, archétypale. Celle-là qui vient à notre rencontre de l'autre côté de la clôture s'immobilise un instant, nous regarde, fait semblant de s'intéresser, puis se désintéresse, rebaisse la tête et retourne à ses non-occupations — et ce sans interruption depuis qu'elle broutait, plus efflanquée sans doute, sur les bords de l'Ilisso ou du Tigre, jusqu'à aujourd'hui, où l'on soupèse au trébuchet le montant de la prime à allouer à la vache allaitante comme s'il s'agissait d'une allocation familiale. Et pourtant le mystère reste entier, quotidien et voisin. Ces chapelets, ces

constellations mouvantes qu'on voit se déplacer à peine jusqu'à buter contre la façade arrière des immeubles ou pavillons périphériques, marquent une frontière encore toute proche, dans l'espace, avec un passé rural qui l'est à peine moins, dans le temps. Il n'en reste pas moins que, pour l'observateur, le profane, les agissements des vaches demeurent aussi opaques que les mœurs des taupes, la hiérarchie des rapports sociaux chez les corvidés ou l'intelligence des poulpes. Il y en aurait près de quarante mille dans le pays, pour un peu plus de quatre cent cinquante mille habitants. Autrement dit, une vache ou presque pour dix habitants. Il est donc normal qu'elles soient souvent les premières à nous accueillir une fois passé la pancarte barrée signalant la fin d'une agglomération, ou dès que le train acquiert un tant soit peu d'élan, après les dernières maisons. Toutes proches donc, et inaccessibles. S'étirant, par les grosses chaleurs, à la lisière des bosquets ou s'agglutinant au contraire, en cas d'averse prolongée, sous des frondaisons, ces « sortes d'automates spirituels dans les prés », comme disait un philosophe, apparaissent plutôt comme des totems de l'immuabilité. Il suffit de longer un bord de route le soir, tard, en

juillet, et de les apercevoir sur les bas-côtés, aussi claires et immobiles qu'une lessive mise à sécher par une nuit sans vent. On dit que la proximité des grands fauves et autres animaux considérables (éléphants, ours, girafes) engendre des ondes apaisantes, bénéfiques pour les visiteurs des zoos, dont le psychisme se trouve ainsi, à leur insu parfois, rééquilibré, rasséréné. Ce qui expliquerait la sorte de paix sourde qu'il nous arrive d'éprouver après une station plus ou moins prolongée, aux ramifications rêveuses, devant le fil électrifié (l'est-il vraiment ? on se garde bien de vérifier) ou la portée de métal barbelé qui nous sépare de celles qu'on était venu observer. Tout, entre-temps, s'est mis en place : la géométrie lourde, cinématique, de leur compagnie, les piétinements embourbés dans le coin affectionné du pré, cette odeur d'étable et de foin compassé qui nous rejoint par bouffées — et jusqu'aux pincées de poils pris dans les griffes de fer acéré, aussi irisés que leur muflle humide et tiède, et qui paraît, par contraste, très fragile et vulnérable dans sa nudité. Qui ne se souvient de ces images effarantes (datant de quel été ?), où l'on voyait des entassements enchevêtrés de pattes et de panses émergeant parmi des flammes orange ou

achevant de se consumer dans de gigantesques brasiers? Version infernale des tableaux champêtres, édéniques, inoffensifs — lorsqu'elles se détachent à mi-distance, comme des animaux pour fermes d'enfant — auxquels elles nous avaient jusque-là habitués. On les plaint pour les mouches qui leur encombrant les yeux et que leur queue ne parvient jamais, jamais, à chasser, on les plaint quand une canicule les plaque contre un sol grillé ou desséché, toutes tournées dans la même direction (qui doit être celle de leur Mecque à elles), on les a plaintes lorsque leur cerveau s'est transformé en éponge et qu'elles en devenaient folles, on ne cesse, en somme, de les plaindre : entre les vaches et certaines mélancolies résiduelles, l'association semble ancienne, et devoir durer. Février. Il reste à attendre la fin de l'hivernage, des ensilages et de l'obscurité électrique des étables. Pour voir réapparaître, du haut d'un viaduc ou dans la fenêtre des trains, le troupeau recomposé des vaches tachetées en noir et blanc ou cannelle. Silhouettes à ce point familières qu'on ne se souviendra plus qu'elles avaient, tous ces derniers mois, disparu. Ceux des veaux qui auront survécu (« La vache et son petit veau en bois

blanc... », Jules Renard, toujours) en seront encore à approfondir de jour en jour, pour ne pas dire d'heure en heure, le goût et leur apprentissage de l'herbe. Et nous, notre ignorance foncière, irrémédiable, de leur compagnie.

Dimanche soir dans *A Capital*, l'un des petits restaurants portugais du centre-ville et l'un des rares qui soient ouverts ce jour. Sur l'écran de télévision accroché dans les hauteurs tel un gros œil bombé surveillant la salle et chacun de ses recoins, la retransmission d'un match de football à travers l'objectif embué d'un cameraman qui le balade en pensant à autre chose, dirait-on, entre la pelouse détrempée et piétinée en larges flaquas brunes et les gradins déserts à l'exception de quelques enfants et spectateurs, les épouses ou petites amies des uns et des autres resserrant frileusement leurs manteaux en bordure du terrain. Derniers tirs, derniers coups de sifflet, dernières envolées d'un gardien de but, puis les joueurs aux mèches dégoulinantes et les arbitres, fanions à la main, regagnent les coulisses en devisant, avant la cérémonie obligée des commentaires d'après match.